

PHILIPPE
FREY



PASSION DÉSERT

MÉMOIRES



**Une vie nomade
au cœur des plus
grands déserts**

Extrait de la publication **ARTHAUD**

PHILIPPE FREY
PASSION DÉSERT
MÉMOIRES

Philippe Frey est un homme du désert. Depuis près de quarante ans, il sillonne les plus grandes étendues désertiques du monde et a parcouru plus de quarante mille kilomètres. Il a survécu aux conditions les plus extrêmes, surmontant la faim, la soif et l'épuisement, ne redoutant ni la solitude ni les nombreux dangers auxquels il a dû faire face, souvent au péril de sa vie...

Dans ce livre, Philippe Frey revient sur sa carrière hors du commun. Tour à tour vendeur de voitures en Afrique noire, chamelier saharien, chasseur-cueilleur en Afrique du Sud, voyageur clandestin en Orient, il a survécu à l'emprisonnement, à la cruauté des hommes mais s'est aussi nourri de la sagesse et de l'accueil des personnalités croisées au cours de ses voyages.

Ethnologue des peuples vivant dans les conditions les plus extrêmes, Philippe Frey a passé sa vie à étudier les capacités de l'homme à résister et à s'adapter aux environnements les plus inhospitaliers. Dans ce livre de mémoires, il nous transmet sa passion, ses découvertes et nous guide au long d'un voyage passionnant au cœur des régions les plus arides et hostiles de la planète.

Docteur en ethnologie, Philippe Frey est l'un des plus grands connaisseurs des zones désertiques mondiales. Sa vie nomade lui a permis de découvrir les secrets et les modes de survie des peuples résistant à ces milieux extrêmes.



Photo : © Philippe Frey

ARTHAUD

Extrait de la publication

Passion désert

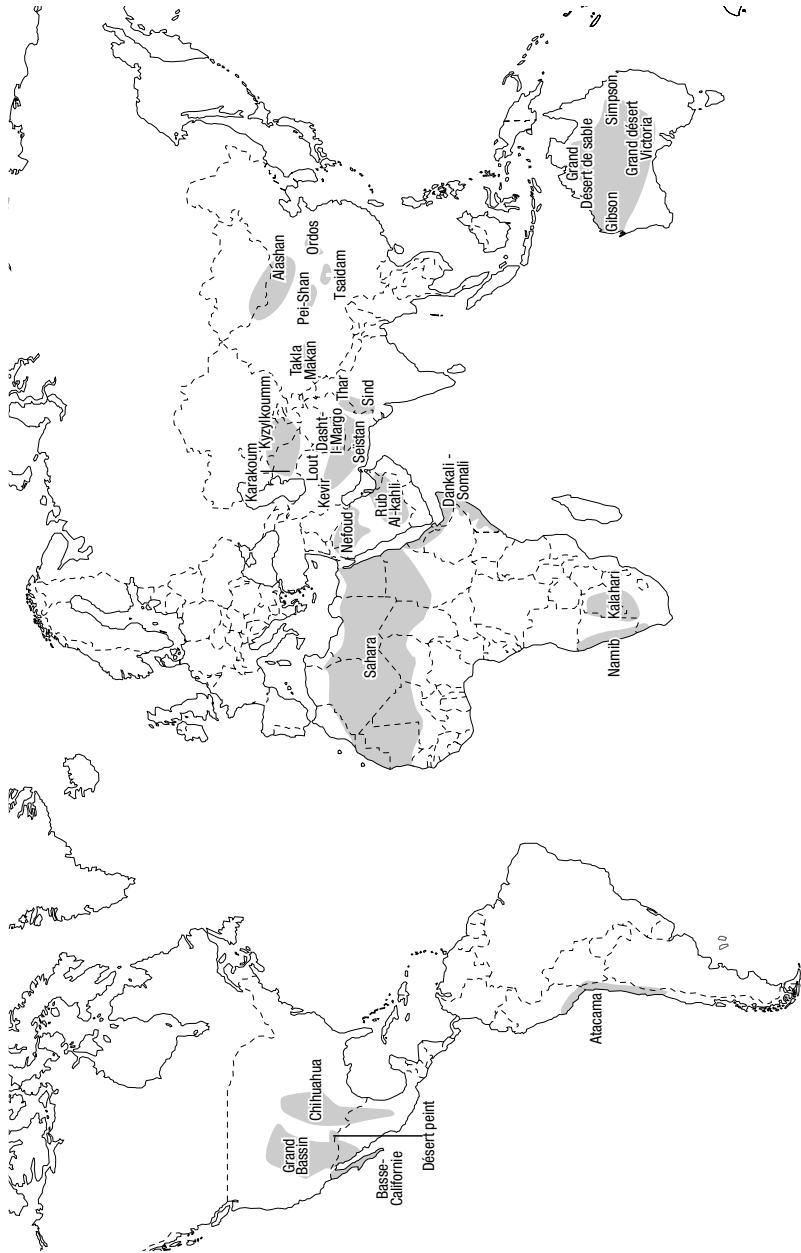
© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
978-2-0812-9292-5

Philippe Frey

Passion désert

Récit écrit en collaboration avec
Patricia Jolly

ARTHAUD



Les principales zones désertiques dans le monde.

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	9
Survivant des sables	13
<i>21 mars 1995, dans le sud du désert du Lout (Iran)</i>	
Apprenti explorateur.....	25
En marge du volcan Bazman, dans le sud du désert du Lout iranien.....	35
<i>22 mars 1995</i>	
Souvenirs du Sahara	45
Le désert afghan de la mort.....	63
<i>23 mars 1995. Dans une gorge du Baloutchistan iranien</i>	
Désert Libyque	71
<i>4 septembre 1990. Marsa Alam au bord de la mer Rouge. Égypte</i>	
Guerres du désert.....	95
Près de N'guigni au nord du lac Tchad (Niger)	99
<i>6 décembre 1990</i>	
Tanezrouft d'In Guezzam, Niger	109
<i>Début mars 1991</i>	
Survivre.....	115

Passion désert

Au-delà de la souffrance	133
<i>27 avril 1991. Puits de Zouina. Frontière mauritanienne</i>	
Séistan.....	151
<i>28 mars 1995. Désert du Dasht i Margo afghan</i>	
Chez les Pygmées de sable	159
<i>5 juillet 1992. Xanagas. Dernier poste au nord du Kalahari. Botswana</i>	
Leçons de sable	175
Le désert des lions	199
La faim	217
Rajasthan	233
<i>6 avril 1995. Est du désert du Séistan. Pakistan</i>	
À Delhi	241
<i>Fin août 1993</i>	
Désert du Thâr	247
Capturé	267
Délivrance	293
<i>7 avril 1995. Dans une gorge de la Sihan Range. Baloutchistan pakistanais</i>	
Conclusion	309
Postface	317

Avant-propos

Je ne suis pas mort. Je devrais pourtant l'être depuis longtemps, vous le constaterez au fil de ces pages.

Si je me mets si souvent en danger, c'est pour l'unique plaisir de découvrir des zones inexplorées et totalement inconnues. J'ai toujours été comme aimanté par les zones de la terre les plus déshéritées, les plus arides, les plus vides aussi...

Je suis passionné par la recherche et l'observation des filaments de vie qui s'épanouissent dans les contrées les plus ingrates de la terre... au cœur des déserts. Si une plante y survit, un insecte fera de même. Jusqu'à l'homme, enfin, tout au bout de cette chaîne éphémère...

Ma soif de découverte, ma passion pour le désert m'ont naturellement marginalisé. Les situations extrêmes que j'ai dû affronter m'ont rendu la vie quotidienne en Europe quasiment insupportable. Les démarches administratives m'horripilent et, comme je suis souvent parti, les rares courriers qui me parviennent ne sont qu'avis d'imposition, publicités ou factures. Comment nier que la société dont je suis issu ne me correspond plus ?

Passion désert

Mais nul ne peut endurer de vivre constamment dans les sables brûlants. À trop forcer dans ce sens, je perdrais la vie à coup sûr ! Me voilà donc condamné à mener une existence d'équilibriste tantôt parcourant des autoroutes urbaines, tantôt chevauchant des dromadaires. D'aucuns me considèrent comme un extraterrestre, un doux-dingue, un excentrique. Je suis un globe-trotter solitaire et je me sens parfois incompris. Ma passion pour les déserts chauds me conduit à arpenter la planète. J'ai choisi d'explorer les déserts chauds qui couvrent un cinquième des terres émergées et, si l'on y ajoute les déserts froids, les déserts occupent la moitié de la planète.

À quoi se résument les zones dont l'urbanisation extrême convainc l'homme moderne qu'il contrôle le monde ? Aux côtes est et ouest des États-Unis, à quelques mégapoles asiatiques et à la vieille Europe... Vues du ciel, ces minuscules lumières sont semblables à des têtes d'épingle sur le globe terrestre. Partout ailleurs sur la planète, l'homme demeure soumis aux lois de la nature !

Mais l'humain a pour caractéristique de ne guère se soucier de la culture des autres. D'autant moins quand les valeurs des autres sont aux antipodes des siennes. On nie l'existence de ce qu'on ne connaît pas, souvent par crainte ou par refus de remettre en cause le fragile édifice social qu'on a laborieusement bâti. Or rien n'est plus facile que de donner un coup de pied dans une fourmilière...

Je ne suis ni égocentrique ni narcissique, pas misanthrope non plus ; mais je n'ai pas d'ami en France et j'ignore si j'en ai ailleurs. J'ai tout simplement passé beaucoup de temps seul dans les déserts, en survie totale, parfois à la limite de la dignité qui sied à un être humain. J'aime l'homme, la nature, le

Avant-propos

monde dans sa diversité. Je hais la guerre, le racisme, l'idiotie. Je navigue entre mes deux mondes familiers – ville et désert – en tentant de rester en accord avec ces principes. Je n'attends rien, je vis, je découvre. À cinquante-cinq ans, j'ai vécu et découvert beaucoup : c'est le plus beau cadeau que m'a offert la vie que j'ai choisi de mener.

Survivant des sables

*21 mars 1995, dans le sud du désert
du Lout (Iran)*

Un souffle d'une extrême violence charrie des trombes de sable venant du sud. Le décor est strié horizontalement, comme l'écran d'un téléviseur dérégulé. Depuis le matin, on ne voit plus le soleil enveloppé par un épais vent de sable... Il doit être midi, mais impossible de déchiffrer l'heure sur ma montre. Il faudrait une torche, mais les deux à trois secondes de concentration nécessaires pour en attraper une dans mon sac suffiraient à me déporter sur des dizaines de mètres vers la gauche...

Il faut inlassablement s'arc-bouter, lutter contre le vent. Et tirer sur la corde des chamelles qui peinent terriblement. Des cailloux de la taille d'un noyau de cerise sont projetés à deux mètres au-dessus du sol et torturent les yeux des bêtes. De longues larmes coulent sur leurs joues avant de se dissoudre instantanément dans le sable. Pourtant, elles continuent d'avancer courageusement.

Mes pieds chaussés de sandales testent prudemment le terrain. On manque parfois de disparaître dans une excavation, ou de buter douloureusement sur une pierre de lave, car on y voit moins bien que par une nuit noire.

Passion désert

Sur la droite, la masse sombre du volcan Bazman me surplombe sans que j'en distingue les reliefs. Comme si cette partie de mon horizon – encore plus sombre – voulait fondre sur moi pour m'engloutir. Je suis saisi d'une sorte de claustrophobie. Les forces de la nature tentent-elles de me punir pour avoir osé traverser le désert du Lout iranien ? L'un des plus arides – et peut-être le plus chaud – de la planète...

Pour l'heure, impossible de réfléchir. Ma tête semble vidée par ce souffle phénoménal. Tout ce que mon organisme sécrète d'adrénaline et d'endorphines se dissout dans les bourrasques. Mon corps est mou, sans force, comme celui d'une poupée de chiffon. Mes jambes ne me portent plus que par pur réflexe.

J'ai entièrement enveloppé ma tête dans un keffieh à carreaux entortillé autour de mes lunettes, mais des éclats de roche projetés me causent des douleurs vives et lancinantes au visage ou sur les bras. Comme des milliers de coups. Au plus fort de la tempête, les vents approchent sans aucun doute les deux cents kilomètres à l'heure. Les deux lourdes bêtes qui progressent à ma suite sont, par instants, déportées sur une dizaine de mètres. Parfois, on distingue au dernier moment des arêtes volcaniques semblables à des squelettes de dinosaures qu'il faut contourner péniblement.

Un coup d'œil à ma boussole m'affole. L'aiguille – heureusement fluorescente – tourne inlassablement sur elle-même, incapable de se fixer.

— Comment est-ce possible ? Merde ! Pas ça !

Je hurle pour moi-même. Les rugissements des rafales ravalent le son de ma voix au rang d'un vague bourdonnement. Ces étranges sensations font naître en moi une terreur sourde. Elle étreint ma gorge et ma poitrine. J'ai beau essayer de me raisonner, rien

Survivant des sables

n'y fait. Je suis pris de vertige. Je suffoque comme un scaphandrier privé d'air au fond de l'océan. Pour me soulager, j'assène des coups à la boussole qui ne quitte jamais mon cou. L'aiguille hésite un court instant, puis reprend sa folle sarabande. Tout à coup, je comprends : les scories volcaniques affolent les aimants !

C'est presque logique : le volcan Bazman qui domine le sud du désert du Lout et sépare le désert de la mer d'Oman culmine à trois mille cinq cents mètres. Depuis des siècles, il expulse et charrie des tonnes de scories de lave. Au point d'avoir rendu les dunes qui protègent le cœur du désert dures comme du béton et grises de lave. C'est ce crépitement de vent de lave qui dérègle tout. Comme le ferait une pluie de météorites ou une grêle de billes de fer...

Comme pour me punir, le volcan me mitraille de plus belle. Et le vent sur les épines de lave émet des sifflements inhumains. Comment en suis-je arrivé là ? Qu'est-ce qui pousse un homme à se confronter à l'un des plus terribles déserts du monde ? Malchance ou destin n'ont rien à y voir. Car, sur une expédition longue de plusieurs mois, il est évident qu'il devra affronter tôt ou tard le déchaînement du désert et qu'il va terriblement en baver.

Durant un court instant, incapable d'en supporter davantage, je me recroqueville contre une crête de lave haute comme un homme. Les bêtes s'accroupissent de même tandis que, pour reprendre le cours d'une pensée plus sereine, je plonge dans de doux souvenirs.

Aussi loin que remonte ma mémoire, je n'ai de mon enfance que des souvenirs heureux. Je crois même me rappeler la douceur du sein de ma mère. Troisième d'une fratrie de cinq enfants dans une

Passion désert

petite ville de province, j'ai été choyé mais sans excès. Famille moyenne ni pauvre, ni riche... Petite bourgeoisie... Un père ingénieur... Une mère au foyer... L'ordre d'arrivée dans une famille n'est pas anodin. L'aîné incarne la découverte de la parentalité. On le chérit, on le couve. On compare le second à ce grand frère. Puis, l'expérience faisant son office, on commence à ficher la paix au troisième.

J'étais un gentil garçon. Au début, en tout cas ! J'étais blond aux yeux bleus. Bien élevé. Poli. J'allais même à l'église où j'étais enfant de chœur. Depuis, mes rencontres avec les populations animistes du monde entier m'ont guéri de toute tendance doctrinaire en matière de religion ; j'ai découvert auprès de ces peuples un esprit de tolérance et de mansuétude qui m'était jusqu'alors étranger.

Peu à peu, je suis devenu turbulent. Tandis que mes frères aînés jouaient aux petits chimistes dans l'appentis de la grange, je fabriquais un arc et des flèches d'Indien à l'aide de branches de noisetier et de baguettes de saule coupées avec mon canif, d'un clou et d'un morceau de ficelle. Ma méthode était dangereusement efficace, puisque les projectiles se fichaient dans les troncs d'arbres.

Mon terrain de jeux était la maison de ma grand-mère, en lisière des Vosges du Nord. Nous y passions tous les étés. Mon père travaillait en ville et nous y rejoignait le soir par le train. Je l'attendais au bas de la côte, qui me paraissait vertigineuse à l'époque. Quand mon héros portant de longues pattes sur les joues et des lunettes de savant apparaissait poussant le portillon donnant sur la voie opposée à la station, le vieil autorail rouge et jaune redémarrait. Mon père était brun, ma mère rousse, et moi blond. C'était ainsi...

Survivant des sables

Je m'échappais dans les collines environnantes. Souvent, les champs de blé n'étaient pas encore fauchés et il fallait se cacher dans la forêt d'épis pour éviter les paysans patrouillant sur leurs tracteurs. Quand le terrain était récolté, on pouvait construire des huttes avec les bottes de paille superposées. Mais les chaumes coupés ras nous rentraient douloureusement sous la peau. Un vieux fermier à grosses moustaches – il s'appelait Georges, mais on l'appelait « de Chorch » – labourait avec ses deux lourds chevaux. Je l'aimais bien. Sa ferme se trouvait près de la route de Froeschwiller et il ne parlait qu'alsacien. D'ailleurs, il ne s'adressait jamais qu'à ses bêtes. Parfois, je pêchais des têtards dans les ruisseaux aux rives jalonnées de joncs. Je redoutais les piqûres douloureuses des larves de dytiques et de libellules.

Je ne craignais pas, en revanche, les bagarres avec les gosses du village. Entre les petits fermiers ou les fils de mitrons et moi, les insultes fusaient. En alsacien, je ne connaissais que les gros mots. Eux, qui ne parlaient que patois, avaient un avantage certain. Un jour, coursé par deux ou trois gamins vindicatifs, j'ai oublié de regarder en traversant une petite route. Le conducteur d'une voiture a stoppé pile sur mon pied. On distinguait nettement l'empreinte de la sculpture du pneu sur ma botte en caoutchouc. La douleur a été atroce, mais j'ai mis un point d'honneur à ne pas broncher. Je m'étais interdit de pleurer en public ! Cet acte de bravoure a valu au petit citadin que j'étais le respect des gosses du coin. Je n'ai plus jamais eu le moindre souci avec eux.

J'ai ensuite été attiré par tout moyen de locomotion permettant de s'éloigner rapidement de la maison : caisses à savon que je fabriquais pour dévaler les pentes du village au milieu des voitures, patins à roulettes pour aller deux fois plus vite deux fois

Passion désert

plus loin qu'à pied... Et puis une bicyclette pour tenter d'atteindre l'horizon et défier le vent qui étrangement semblait toujours venir de face !

Le bilan de ces activités a été lourd. Je me suis fracturé le poignet dès l'âge de cinq ans mais j'ai curieusement vécu cet épisode physiquement douloureux comme un moment heureux. Comme je ne pouvais me rendre à la maternelle, mes parents m'ont emmené aux Pays-Bas. Rien que moi... Je me revois avec mon bras plâtré près des moulins à vent et des champs de tulipes.

J'avais à peine dix ans et je pédalais comme un fou quand j'ai vu trop tard un bac à sable qui n'aurait pas dû être là. Après une chute spectaculaire sur plusieurs mètres, je me suis relevé paumes et genoux en sang, le cadre, la fourche du vélo et le bras cassés. Je me suis traîné avec le tout jusqu'à la maison, cinq kilomètres plus loin...

Ensuite est venu le temps des vélomoteurs trafiqués, des vieilles motos retapées puis laissées en pièces dans les champs. Sans oublier, dès mes quinze ans, les premières voitures achetées pour quelques centaines de francs puis détruites dans des terrains vagues, des Renault 8, des Simca, des 2 CV Citroën. Avec le recul, je me rends compte que je ne devais pas être tout à fait normal !

Deux anecdotes me reviennent lorsque je songe à ma petite enfance. Je dois avoir cinq ans et j'ai une « fiancée » à la maternelle. Elle est si mignonne avec ses cheveux blond roux bouclés et ses yeux clairs... Je l'adore, même si la plupart du temps je joue avec les garçons ! Mon meilleur copain d'alors s'appelle Bertrand. Été comme hiver, il porte des chaussettes jaunes et file une rouste à quiconque ose en plaisanter. Je lui prête volontiers main-forte, déclenchant ainsi des bagarres générales dans la cour de récréa-

Survivant des sables

tion. Ces empoignades sont mes seuls bons souvenirs d'école. La sonnerie de la cloche battant le rappel est ma hantise. À peine entré en classe, je suis incommodé par l'odeur du linoléum et de la pâte à modeler. Je déteste cette sensation d'enfermement.

Claire, ma petite fiancée, m'a confié que ses parents possédaient deux chevaux.

– Où sont-ils ? l'interrogé-je, exalté.

Elle m'explique qu'ils vivent en pâture quelque part à la périphérie de Strasbourg. Au fil du temps, nous bâtissons le projet secret de partir tous les deux à l'aventure avec ces chevaux. Nous devons même visiter l'Amérique !

— Je viendrai avec les chevaux la semaine prochaine et nous partirons ensemble, me promet-elle un jour.

J'y crois dur comme fer. Je peaufine les modalités de notre fugue, mettant même de côté des vivres pour le voyage.

Le jour convenu pour notre fuite, je suis convaincu que les deux chevaux nous attendent à quelques mètres du portail de l'école. Je suis les boucles blondes tirant sur le roux de ma jeune amie. Plus que vingt mètres. Dix... Mais c'est la maman de Claire venue la chercher comme chaque jour que j'aperçois. Sous mes yeux, elle l'emmène par la main. Claire, qui sent sur son dos mon regard incrédule, se retourne pour m'adresser un petit signe narquois, avant de disparaître...

Dire que sa trahison m'a brisé le cœur est un euphémisme. J'ai été anéanti... Tous mes rêves de voyage et d'évasion piétinés par une petite peste à bouclettes !

Une autre fois, j'ai naïvement suivi mon frère cadet pour un tour de la ville en suivant le canal. Strasbourg est constituée d'une île qu'on peut

Passion désert

contourner au prix d'une à deux heures passées à longer les murs sombres du canal Vauban dans les herbes folles... J'emboîte le pas à mon aîné, très surpris que ce garçon d'ordinaire si casanier me propose cette escapade qui va à coup sûr nous faire rater le déjeuner. Mais il me jure que c'est entendu avec notre mère. Nous descendons les marches situées sous l'école. C'est une équipée un peu minable, mais le coin exploré présente l'avantage de m'être inconnu. Deux heures plus tard, de retour à la maison, notre mère nous accueille par une volée magistrale. Folle d'inquiétude et persuadée que je suis l'instigateur de la fugue, elle s'acharne particulièrement sur moi avec tout ce qui lui tombe sous la main. Cette fois-là, j'ai pleuré très fort.

Pourquoi donc me suis-je mis à ressasser mes souvenirs d'enfance en ce moment critique ? La violence du vent ne faiblit pas et, si quelqu'un passait, il n'en croirait pas ses yeux de trouver un homme et deux bêtes dans le sud du désert du Lout. Si par miracle quelqu'un retrouve un jour mon cadavre ici, il se dira : « Il l'a bien cherché ! »

Mes chamelles se redressent. D'instinct, elles savent que l'inertie pourrait les condamner. Alexandre le Grand a tenté de traverser ce désert en 325 avant Jésus-Christ avec son armée à son retour d'Inde et de la bataille de la Jhelum – un affluent de l'Indus. Il a perdu ici les trois quarts de ses hommes, décimés par la rudesse du climat alors qu'ils avaient survécu aux meurtrières batailles livrées aux plus puissants empires de l'époque.

Qu'est-ce qui peut pousser un homme à affronter seul des déserts au cœur desquels même les nomades ne s'aventurent jamais ? Ce goût de l'aventure remonte-t-il à ma petite enfance ? Le dois-je à un

Survivant des sables

certain type de lectures ? À une envie de sensations pures ? Je l'ignore. Mais mes souvenirs les plus intenses sont étrangement peuplés de chocs, de chutes, d'accidents... Et des odeurs caractéristiques des pays visités y surnagent. Comme si tout cela valait mieux qu'une vie morne et fade...

Comme le martèlement du vent de sable reprend sur ma peau nue, je me rends compte que j'ai commencé mes expéditions très tôt. Dès l'adolescence, elles m'ont façonné, m'apprenant à endurer les souffrances.

Une puissante rafale me pousse vers la gauche, comme une main géante qui m'aurait décoché une pichenette. Mes lourds dromadaires, malgré la masse de leur corps et leurs quatre pattes solides, sont également déportés. Je m'arc-boute et lutte.

Dans cette espèce de brouillard, je discerne des arêtes de lave que je contourne à nouveau, puis un terrain plat piqueté de bosquets qui semble annoncer le cours principal du Rude Shur, la grande rivière de sel qui s'engage dans le cœur du désert du Lout. Une angoisse sourde me saisit à cette vue. Si je ne vois pas mes pieds, comment vais-je éviter les sables mouvants ?

Dans la plupart des déserts du monde, la question qui me taraude est non avenue. Le sable sec n'ensevelit personne. Mais dans le désert du Lout, dépression torride mais pas tout à fait asséchée, la croûte peut céder sous le poids des chameaux et les engloutir dans un mélange de boue et de sel.

Deux semaines plus tôt, j'ai fait une incroyable découverte : un fleuve de sel gris alimente le désert du Lout par le nord. Personne n'a encore jamais observé cet écoulement glissant au fond d'un canyon, puis dégringolant par paquets compacts comme de la lave en fusion au fond d'un lac foncé.

Passion désert

Lors de cette exploration, il a fallu traverser un canyon. Cette fois-là, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai sprinté sur la masse grise et spongieuse en tirant mes deux chamelles par la bride. La deuxième chamelle a fini par s'enliser à quelques mètres du bord, mais j'ai réussi par miracle à la dégager de sa gangue de glaise salée en la dessellant à toute vitesse.

Rien ne me garantit qu'un piège identique n'existe pas également dans cette partie sud du désert. Les deux fleuves de sel portent d'ailleurs le même nom : Rude Shur. À tout moment, leur croûte durcie qui constitue leur surface peut s'effondrer sous les pattes d'une bête. D'autant plus si le vent assèche et dissimule le relief en surface, masquant un sable mouvant pernicieux et mortel.

Mais miracle ! Le sol paraît dur, même s'il sonne creux sous mes pas. Il semble même un peu élastique. Les tonnes de grains de sable métallique l'ont peut-être asséché en recouvrant temporairement la mélasse du Rude Shur. De l'eau affleure par endroits entre les touffes de végétation. Le souffle violent soulève littéralement le liquide comme le rotor d'un hélicoptère et le projette horizontalement en une pluie battante. Les gouttes fusent de la droite vers la gauche. Elles s'écrasent sur mon visage ou sur mes mains puis sèchent instantanément, laissant de longues traces blanches de sel.

Après plusieurs centaines de mètres, la lave volcanique réapparaît. Aveuglés par la tempête, nous avons traversé sans nous en rendre compte le fleuve de sel du sud du Lout. Encore quelques hululements sauvages du vent sur la lave escarpée, puis il s'essouffle. Je distingue à présent le cadran fluorescent de ma boussole et son aiguille affolée par les milliards de particules de lave électromagnétique qui

Survivant des sables

l'ont heurtée. Je me sens vide de toute énergie. Le vent de lave du volcan Bazman a dérégulé mes cinq sens...

Comme pour célébrer une aube virtuelle, le ciel s'entrouvre en milieu d'après-midi. Le soleil tente de timides percées. Les particules en suspension dans l'air restituent la chaleur des rayons solaires et irradient comme dans un four à micro-ondes, produisant une atmosphère lourde et opaque de fin du monde. J'ai une sensation de chaleur et d'étouffement. Tout à coup, je flaire une odeur familière, mélange de sucré et de fumé. Celle de crottes semées par des chameaux ayant consommé une eau saturée en sel. Mes neurones recommencent à fonctionner.

Longes en main, je cours vers la droite en direction des effluves. Derrière une petite éminence, je repère immédiatement les sombres déjections grosses comme la moitié d'un doigt. Un pas plus loin, je distingue une plaque de fer à ras du sol, à moitié couverte de sable. Je la soulève, sachant que j'y trouverai de l'eau affleurant. C'est un puits ! J'y plonge la tête. L'eau me paraît étrangement tiède. J'y laisse mes deux chamelles se désaltérer longuement.

Mon nez a détecté l'existence d'un puits qui ne figure sur aucune carte. J'ai connu une expérience similaire au Soudan, mais en marchant pieds nus. J'avais senti un sable beaucoup plus frais sous mes talons, alors que je cherchais plutôt un repère loin sur l'horizon – margelle, relief anormal ou autre... Discernant des nuances de teintes dans le sable qui était pourtant sec, j'avais creusé. Au bout d'un mètre, le sable était devenu humide, puis l'eau s'était mise à sourdre lentement, permettant d'abreuver mes bêtes au cœur du désert de l'Ash Shimaliya soudanais.

Après avoir bu l'eau, je décide de ne pas m'attarder. Éleveurs ou trafiquants caravaniers, des chameliers

Passion désert

s'approvisionnent certainement occasionnellement par ici. Et les points d'eau, passages obligés dans les déserts, sont souvent des lieux de mauvaise rencontre. Pas un Saharien ne passe la nuit près d'un puits, de peur d'y croiser un malandrin. Je poursuis donc mon chemin pour aller bivouaquer à une heure de là. Caché dans un repli du terrain avec mes bêtes, je sais déjà que je ferai des cauchemars de volcans sombres m'engloutissant dans leurs nuées, ou de glaise salée m'entraînant dans les profondeurs de la terre... Par prudence, je n'allume aucun feu. Je dîne de quelques dattes pâteuses saupoudrées de sable et je m'endors aussitôt, vaincu par la fatigue.

Apprenti explorateur

Je sombre dans des rêves liés à mon adolescence. Dans mon sommeil, je revis littéralement ces épisodes anciens. J'ai onze ou douze ans dans les Vosges. Je dors dehors par des températures largement négatives avec mon copain Henri. Nous nous échappons tous les week-ends et pendant les vacances de février ou de Pâques nous faisons chaque fois un nouveau tracé des crêtes sous la neige. On grelotte toute la nuit, nos mauvais duvets posés sur des sacs en plastique. On se réchauffe à grandes lampées de rhum Negrita. Je revois ce jour où nous titubions dans deux mètres de neige molle entre le Markstein et le Petit Ballon. Trois skieurs de fond hyperéquipés qui nous ont aperçus volent à notre secours. Nous bivouaquons là depuis trois ou quatre jours et nous avons quasiment descendu tout notre rhum.

— Les garçons, on arrive, on va vous aider !

Je titube de plus belle et Henri vend la mèche :

— Mais non, laissez-le ! Il est bourré !

Les skieurs tournent les talons en nous maudissant...

J'ai seulement quatorze ans lorsque je me mets en tête de visiter seul le Kurdistan. Je viens de découvrir

Passion désert

la Turquie avec mes parents. Un voyage peu courant à l'époque. Notre Simca poussive – une Chambord – a tracté une vieille caravane jaune et bleu clair à travers les cols des Alpes d'abord, puis de l'interminable Yougoslavie. Mais ce périple auquel participent aussi mes deux frères et ma sœur est un peu trop douillet à mon goût.

— L'année prochaine, je reviens et je voyagerai comme je veux, dis-je alors crânement aux miens.

Mes parents me rient au nez.

— Pas question !

Piqué au vif, je réplique quelque chose comme :

— Vous verrez bien !

Je n'en dis plus rien, mais mon projet prend forme au fil de l'année scolaire. Pour juillet, j'ai trouvé un travail de manutentionnaire dans une usine. J'ai quinze ans et demi : un âge qui à l'époque m'autorise à travailler, mais pas à disposer du salaire que l'entreprise a déposé pour moi sur un compte. J'essaie d'emprunter, sans succès. J'en déduis que je n'ai aucun véritable ami. Une nuit, je me faufile donc hors de la maison familiale après avoir laissé un mot sur la table de la cuisine : « Je suis en Turquie. Je reviens dans trois mois. »

Quatre jours plus tard, je téléphone d'Istanbul, que j'ai ralliée en stop sans qu'aucun douanier ne s'émeuve de me voir circuler seul.

— Envoyez-moi mon argent si vous voulez être sympa ! dis-je à mes parents.

Placés devant le fait accompli, ils m'expédient mon argent. Mais le courrier étant bloqué à cause des tensions entre la Grèce et la Turquie après l'invasion de Chypre, il ne me parviendra jamais.

Je continue donc sans. Je vends mes chaussettes, mes T-shirts et mon sac de couchage dans les ruelles des bas-fonds d'Istanbul avant de rejoindre l'Anato-

Apprenti explorateur

lie. Je subsiste en chemin en volant des fruits ou des légumes dans les champs. Les bons jours, je gobe un œuf et j'avale une tomate. Je suis bien. Je dors n'importe où, dans les gares routières, dans les grottes troglodytes de Cappadoce, ou à la belle étoile sur les plages d'Antalya, d'Adana ou de Mersin.

Dans mon sommeil, je me revois sauter d'exaltation sur les pentes du Nemrut Daghi, au Kurdistan que j'ai traversé à pied ou sur des tracteurs chargés de foin. Bien sûr, il m'est arrivé d'être suivi la nuit par quelques types louches, ou de me faire prendre à partie dans les villages kurdes lorsque j'avouais que j'étais français. La France venait en effet de vendre des Mirage aux Grecs... J'ai fini par prétendre que j'étais allemand, puisque j'étais parfaitement bilingue.

Sur ma lancée, je suis passé en Syrie et suis revenu via l'Irak. J'étais heureux. Le visage bruni par le soleil, le corps aminci, je bondissais parfois de plaisir et d'ivresse le long des sentiers poussiéreux.

Je suis rentré en France trois mois plus tard, totalement transformé. Comme je n'avais plus donné de nouvelles depuis mon unique appel, mes parents se sont simplement montrés ravis de me revoir ! Il n'a jamais plus été question de m'empêcher de voyager. Sans doute ont-ils pensé que j'avais trouvé ma raison de vivre et qu'il était vain de tenter de me réorienter. Dès lors, ils m'ont aidé et soutenu dans tous mes projets d'aventure. Je crois même qu'ils étaient fiers, malgré leur angoisse de voir leur enfant partir pour l'inconnu...

L'année suivante, je découvre l'Afrique et le Sahara. Un choc ! Je revois le ferry blanc bourré d'immigrés accoster dans le port d'Alger ; les hommes en djellaba dans les rampes de la casbah d'Alger. Je me souviens des odeurs de curcuma, d'encens ou de fruits pourris, des autobus surchargés

Passion désert

dans les rues de la capitale... Et aussi des jeunes femmes arabes ou kabyles profitant de la cohue pour se frotter contre moi.

Le désert et son mystère m'ont très tôt aimanté. Bien peu de Nord-Africains connaissent le désert. Au contraire, ils le fuient. Au Maghreb, on hume pourtant son immensité écrasante dès les portes des bordjs.

À moins d'une journée de route vers le sud, les paysages deviennent rocailleux et semi-désertiques. La première bourgade à peu près saharienne est Djelfa, au cœur des monts des Ouled Naïl. Une rue principale et une unique gargote à sandwiches... aux frites !

Je projette d'y rester deux ans, mais les circonstances en décident autrement. Je suis accompagné de mon amie d'alors, une jeune Kabyle aussi brune que je suis blond. Grâce à sa ténacité, nous obtenons deux postes d'instituteurs. Un miracle que l'Algérie de l'époque permet... Le chef de cabinet du ministre de l'Éducation nationale installé dans le quartier de Ben Aknoun nous laisse le choix : Jijell, une sorte de Saint-Tropez berbère alanguie au bord de la Méditerranée, ou Djelfa, trou du cul des hauts plateaux sahariens...

J'opte sans hésitation pour Djelfa où nous devons prendre notre poste deux jours plus tard. L'aventure ne durera que quelques jours. Les rudes nomades Ouled Naïl, qui lancent quotidiennement des pierres à mon amie en la traitant de tous les noms en *aahrh* !... ou *bathr*, nous signifient ainsi qu'ils désapprouvent que nous vivions dans le péché. Elle jettera l'éponge, probablement pour son plus grand bien puisqu'elle reprendra ses études et effectuera une carrière de médecin dans l'humanitaire. Je poursui-

Apprenti explorateur

vrai en revanche ma route vers le Grand Sud, happé par le Sahara.

Ce sera en juillet, par une chaleur caniculaire. Après l'oasis d'El Goléa, la Transsaharienne se meut en une piste poussiéreuse et gondolée comme de la tôle ondulée. Les premiers Touareg m'apparaissent dans les gorges d'Arak. Leur grâce sous les tissus voilés qu'ils portent me frappe. Mais le souffle torride des premières très grosses chaleurs aux environs de l'oasis d'In Salah balaie ces premières impressions. Sa température presque inhumaine me procure... du plaisir !

Après Tamanrasset et ses pics basaltiques, le décor s'ouvre vers le Niger. Un vrai désert, immense, vide, inimaginable s'offre à moi. Le vieux camion nigérien surchargé de dattes se traîne le long de traces et d'ornières improbables. Puis survient la panne ! Radiateur cassé ! La seule possibilité pour repartir est de trouver un autre véhicule pour parcourir trois cents kilomètres – et pouvoir le faire souder...

Sous la chaleur suffocante, dans les dunes molles et blanches de Laouni, ma seule occupation consiste à me déplacer sous le camion en fonction de l'ombre projetée par le soleil. Au bout de huit jours, j'apprivoise cet astre cosmique impitoyable mais fabuleusement ponctuel. Lorsque la boule rouge touche l'horizon, l'on peut s'éloigner sans risque de plus de cent mètres de la carcasse immobilisée du camion. Tous les occupants du camion sont des Nigériens qui retournent chez eux. Ce type de panne leur est familier. Nous mangeons tous ensemble, dans la même marmite, un peu de boule de mil agrémentée de sauce sans saveur.

L'arrivée d'un autre camion faisant siffler ses freins semble marquer la fin de notre calvaire, mais

Passion désert

il ne manque pas de s'enliser dans la baignoire de sable qui nous a déjà coûté notre radiateur.

Après avoir aidé l'équipage à dégager les roues du mastodonte, les deux chauffeurs conviennent en haoussa de charger tout le monde sur le véhicule valide et de poursuivre vers le Niger. La réserve d'eau de notre véhicule en panne ne suffit plus à abreuver tous les passagers. Mon sort est scellé, je n'ai d'autre choix que de découvrir l'Afrique noire. Je quitte le Sahara que j'ai à peine effleuré pour un autre monde où j'ai tout à apprendre...

Pour poursuivre vers le sud, il faudra patienter quatre jours en périphérie du bidonville d'Arlit. La réparation sera effectuée tôt ou tard et je sais que le radiateur, ressoudé, est déjà reparti vers les dunes de Laouni. Je dors dehors près des huttes des Peuls nomades qui fréquentent la zone en été avec leurs troupeaux de zébus aux longues cornes. Les derniers bâtiments sont ceux de la douane et de la gendarmerie. Et, en cas de vent généré par les tornades, leurs murs font office d'abri. Chaque jour charrie des bourrasques violentes qui obscurcissent l'horizon en quelques secondes ; la pluie est rare. Il ne s'agit pas de vents de sable, mais de poussière dont les énormes volutes avancent à la vitesse d'un cheval au galop.

À mon réveil à l'aube, le quatrième jour, je trouve littéralement la queue d'un scorpion jaune sous mon nez. Le reste de son corps est caché sous une feuille jaunie. Lentement, je saisis une sandale placée derrière ma tête. Et vlan ! J'écrabouille ce monstre d'un coup. Soulevant délicatement le pull qui me sert d'oreiller, je découvre qu'un autre s'est niché sous ma tête durant la nuit. Il connaîtra le même sort que le premier. En moins de cinq minutes, les fourmis auront dévoré et démantibulé les carcasses de mes deux victimes. Un léger souffle de vent achève de

Apprenti explorateur

disperser les débris de leurs pinces dans le sable. Je relève alors la tête pour voir un véhicule de police Toyota bleu stopper devant moi.

— Tu es en état d'arrestation ! me lance le grand Noir au volant avant de m'embarquer dans le pick-up.

— Mais pourquoi ?

— Pour vagabondage !

— Quoi ? Mais il n'y a ni hôtel ni rien...

— C'est le chef qui l'a dit ! Ça le dérange qu'un Blanc traîne ici. Et, comme on ne peut pas mettre le grand Giscard en prison... on va mettre le petit !

Logique africaine imparable à laquelle je ne comprends encore rien ! La plupart des pays de ce continent n'ont accédé à l'indépendance qu'une douzaine d'années plus tôt...

Trois jours plus tard, je n'ai toujours rien mangé. Adolescent égaré sur le deuxième plus grand continent du monde, j'apprendrai plus tard qu'il incombe aux familles des détenus d'apporter la nourriture. Affamé, je profite de l'heure de la prière des policiers pour m'enfuir en sautant par-dessus le mur effondré du commissariat où je suis retenu.

En rasant les murs, je rejoins un minuscule marché où j'achète de la viande grillée et quelques bananes. Puis, comme mon passeport est toujours aux mains du chef de poste et que les issues de la ville sont gardées, je retourne tranquillement au commissariat.

— Ouhh... le Blanc ! Tu te fous de nous ! Tu te fous de nous !

Les flics de garde, terrorisés par leur chef, craignent d'être pris en défaut. Ma fuite constatée, ils se sont rués dans Arlit pour me retrouver.

— On va te mettre au cachot !

Je n'avais pas remarqué la porte en fer dans la deuxième cour intérieure... Elle donne sur un réduit

Passion désert

noir sans fenêtre de deux mètres carrés où on ne pouvait se tenir debout. Poussé sans ménagement à l'intérieur, j'y distingue les yeux d'un grand Noir. Son poignet droit est relié à sa cheville gauche par une paire de menottes.

Deux ou trois fois par jour, on sort mon codétenu en le bourrant de coups. Puis on le détache et on le force à nettoyer la poussière avec une balayette en palme. Enfin, on le jette à nouveau dans notre cachot. Il ne parle pas un mot de français, mais apparemment il a été arrêté pour le vol d'un paquet de cigarettes au marché.

Quatre jours plus tard, on m'extrait finalement de ce réduit insalubre. Les policiers craignent que je ne m'affaiblisse ou que je ne tombe malade. Et ils ne veulent pas me nourrir... Ils ont donc décidé de m'élargir. Calcul ou coïncidence, un autobus antédiluvien aux formes arrondies vient d'arriver à Arlit en provenance de la Transsaharienne. Comment a-t-il bien pu traverser les ornières ensablées ? Il a certainement fallu dessabler durant deux semaines. On me fourre dans ce bus après m'avoir remis mon passeport. J'ai de la chance, on me refoule vers le sud, pas vers le nord.

Toutes les passagères du bus sont de blondes Suédoises aux yeux bleus. Elles me dévorent du regard et ne demandent qu'à me reconforter après avoir entendu mes aventures. À l'époque, on trouvait toutes sortes de véhicules et de nationalités le long de ce chemin de Damas...

À Agadez, deux semaines plus tard, la situation ne s'est guère arrangée. Je dors dans un terrain vague face au petit marché de nuit matérialisé par la lueur de lampes à pétrole. Dans la journée, je croise des Touareg au visage recouvert de voiles bleus ou blancs, leur épée – la *takouba* – au côté, des Peuls

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000282.N001
Dépôt légal : novembre 2013